

IV Essais individuels

Fernando Savater Pas de retour au marxisme

Des tours et encore des tours; tous lui tournent autour. Le marxisme devient un délire concentrique, une toupie fatiguée et fatigante, elle tourne, elle tourne: son temps de révolution est enfin venu. Des personnes dont on ne peut malheureusement pas douter du sérieux, puisqu'on ne leur connaît ni rêveries délirantes ni inventions humoristiques, se demandent inlassablement si elles sont ou non marxistes, si elles le furent et ne le sont plus, si avec un effort elles parviendront à l'être, si l'on doit ou si l'on peut... Les Parisiens de Montesquieu se demandaient : « mais comment peut-on être Persan? »; la question de nos philistins d'aujourd'hui est: « mais comment peut-on être marxiste? » Le plus fréquemment on se pose la question sous l'angle de Marx lui-même, c'est-à-dire qu'on discute si Marx eut ou n'eut pas raison, s'il l'eut en son temps mais fut peu à peu contredit par l'Histoire (paradoxes de l'historicisme), si ses analyses et ses propositions de lutte sont actuellement insuffisantes ou même nuisibles. Parfois, on pourrait dire que le problème est celui de Marx et non le nôtre. En effet la majorité des débats qui se tiennent auraient plus de rayonnement pour lui-même et pour la défense de son prestige théorique que pour nous, qui, avons aujourd'hui des problèmes tout autres que la béatification ou la condamnation de qui que ce soit.

Tant que la question n'est discutée que sur le plan intellectuel, en tant que problème philosophique ou théorie socio-économique, elle n'a pas grande importance. Mais voici que maintenant les politiciens eux-mêmes commencent à s'intéresser au sujet, à cause de la décadence des mythes qui ont bercé d'illusion tant de générations. Les uns, déjà ouvertement intégrés à la vie parlementaire et consensuelle, considèrent la rhétorique marxiste comme une excroissance gênante qui ne résout aucun problème pratique et rend encore plus difficile leurs relations avec les groupes conservateurs, et qui, de plus, a un pouvoir mythique et rassembleur toujours plus douteux. Les purs et durs, les Jacobins léninistes de tout poil, ceux du Véritable parti populaire des travailleurs antibureaucratique et inaccessible au découragement, considèrent que cet avilissement collaborationniste est une honte, mais aussi leur seul espoir d'acquérir une identité. Car ils n'ont pas le pouvoir, ni le moyen de l'obtenir, ni de voix nouvelle et personnelle face à ce qui arrive ou n'arrive pas, et ils n'imaginent pas quoi faire d'autre que fantasmer sur le pouvoir qu'ils n'ont pas, et prier les dieux inexistant, Sainte-masse et Saint-peuple de le leur accorder. Mais, du moins, il leur reste le Tabernacle de la véritable doctrine, la possibilité de l'anathème et de la prophétie apocalyptique: c'est encore assez. À leur façon, les uns et les autres ont raison, c'est-à-dire qu'ils reconnaissent avec assez de lucidité dans leurs faits et gestes, les contraintes auxquelles ils se sont résignés.

Quel contenu *théorique* un marxiste peut-il donner aujourd'hui à son marxisme? Théorique, c'est-à-dire pas purement descriptif, comme une marque d'identité de plus dans le milieu politique établi, comme un choix d'insignes, de drapeaux, d'hymnes et de lieux communs face à (et déterminée par) d'autres insignes, lieux communs, drapeaux et hymnes. On peut le considérer comme un *corpus scientifique de connaissances positives*, dont l'objet est l'histoire, au lieu et place des phénomènes physiques et biologiques, Dans ce cas, il tiendra pour révélation que « le mouvement social comme un enchaînement naturel de phénomènes historiques, enchaînement soumis à des lois qui, non seulement sont indépendantes de la volonté de la conscience et des décisions de l'homme mais qui, au contraire déterminent sa volonté, sa conscience et ses décisions. (1) » La situation historique actuelle, fruit de l'évolution nécessaire d'un processus naturel, est aussi « juste » ou aussi « injuste » que la

supériorité d'altitude de l'Everest sur ses « collègues », ou que le manque d'humidité du Sahara alors que le Pacifique en regorge. D'autre part, si sa volonté et sa conscience ne comptent pour rien, l'individu collaborera à la lutte politique avec un intérêt très amoindri puisque, de toute façon, ce qui devra être sera. En outre, si le métier à tisser manuel appartient au féodalisme, et l'industrialisé à la bourgeoisie capitaliste, pourquoi l'ère postindustrielle de la cybernétique et de l'atome n'appartiendrait-elle pas inexorablement aux super-technocrates du Grand État, avec diplôme de commissaires politiques, si c'était nécessaire? Cela étant, si les connaissances scientifiques qu'apporte le marxisme sont d'ordre économique, le croyant se verra obligé de défendre des notions aussi fondamentales et mystérieuses que la « Valeur d'usage » et la « Valeur d'échange » ou, pire encore, celle du « Travail Socialement Nécessaire » qui ne semblent pas précisément exemptes des plus graves contradictions ontologiques. Ou bien le croyant aura à justifier le non-accomplissement historique notoire des prophéties les plus raisonnées que Marx s'est permises. Paul a dit : « *Et si Christ n'est point ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi est vaine aussi.* (2) ». Bon, puisque le Christ prolétaire marxiste n'a pas voulu ou n'a pas pu ressusciter : alors?

Les plus instruits -il n'en manque jamais- diront que le marxisme est une « méthode », mélangée ensuite dans un hégélianisme simplifié, avec un zest de positivisme et (de nos jours) d'additions de structuralisme ou de psychanalyse : en un mot, sans eau du robinet. Pour les pragmatiques, le marxisme est l'alibi illustre qui peut justifier un capitalisme de monopoles, de tendance nationaliste et protectionniste (nous savons que l'« autre » capitalisme qui tend à la multi nationalité est réellement internationaliste), plus soucieux des coûts sociaux que de la production brute. Tout bien considéré, cela n'est pas révolutionnaire, mais pas non plus à dédaigner. Nous ne dirons rien, par charité et par pudeur, de ceux qui ont utilisé le matérialisme historique comme moyen d'analyse littéraire. Quelques-uns, d'autre part, voient dans le marxisme le meilleur soutien scientifique d'une exigence éthique : celle de l'accomplissement final de la société sans classes, c'est-à-dire du christianisme. Pour ceux-ci, le marxisme commença bien (de même que le christianisme primitif), mais a été ensuite corrompu par des pressions extérieures ou des abus immodérés de pouvoir. Cependant, il est historiquement certain que le marxisme ne fut ni la première ni la plus « réaliste », ni la plus radicale proposition de transformation sociale qu'aient connue les temps modernes. Et pas non plus la dernière car aujourd'hui nous avons des notions sur la prédominance de l'inégalité de pouvoir sur (cause, non conséquence) l'inégalité économique ainsi que sur la nature du pouvoir sépare de l'État et l'identification unitaire qu'elle provoque, qui n'étaient pas dans le registre théorique de Marx (alors qu'il l'était, par exemple, dans celui de Nietzsche ou de Stirner). D'autre part, les réalisations du marxisme que nous connaissons aujourd'hui sont bien celles qu'on devait attendre de la méthode de Karl Marx et de Frédéric Engels. Proudhon, par exemple, définissait ainsi le futur communisme autoritaire en 1864, bien avant Lénine et Staline : « *Une démocratie compacte, fondée en apparence sur la dictature des masses, mais où les masses n'ont de pouvoir que ce qu'il en faut pour assurer la servitude universelle, d'après les formules et maximes suivantes, empruntées à l'ancien absolutisme : indivision du pouvoir ; centralisation absorbante ; destruction systématique de toute pensée individuelle, corporative et locales réputée réactionnaire ; police inquisitoriale.* (3) » Cette prophétie n'a pas manqué de s'accomplir, tant en Russie qu'en Chine, à Cuba, au Vietnam, en Albanie, partout où vous voyez un communisme d'État. C'est-à-dire dans toutes ces expériences dans lesquelles comme le dirait Martin Buber, « l'uniformité est un chemin qui doit mystérieusement mener à la diversité comme but final, de même que la coercition doit mystérieusement amener à la liberté comme but final. »

Cela étant, il y a encore un autre sens du marxisme : son pouvoir d'illusion, de mythe. Il est le plus dénoncé, mais c'est le seul que nous voudrions défendre ici. Pour beaucoup de gens simples et courageux, qui n'ont pas lu Marx et n'en ont pas besoin, être marxistes signifie

lutter pour *l'auto-détermination radicale de la communauté humaine*, contre le dirigisme et l'exploitation que favorise l'institution étatique. Cela signifie lutter contre les partis qui n'aspirent qu'à la reproduction sans fin du même système, avec de petits rapiécages qui rendraient viable la survivance de ce qui est en vigueur. Cela signifie que la réalité sanglante et grise d'aujourd'hui est à dépasser par une possibilité plus élevée, où le présent se reconnaît comme une alliance magique de l'avenir et du passé, et qu'une telle possibilité ne doit pas être abandonnée. Ces marxistes ne sont ni des scientifiques ni des méthodistes, et le contenu de leurs aspirations ne trouve aucun appui dans le « véritable » marxisme (et nous ne parlons pas des divers communistes européens, blancs ou jaunes), mais pour eux le mot a une force, et pour cela ils ont des raisons plus valables que la raison même,

[N°19, août 1979, pp. 6-7]

Note du traducteur

1) *Le Capital*, GF Flammarion, p. 582.

2) « Épître aux Corinthiens » I, XV, 14.

3) *De la capacité politique des classes ouvrières*, Éditions du Monde libertaire, pp. 76-77

Fernando Savater Qu'est-ce que la révolution antitotalitaire ?

« Indépendant parce que personne ne dépend de moi, je ne suis pas esclave parce que je ne suis pas maître. » (Victor Tausk)

Hier tout le monde était croyants, aujourd'hui, on ne trouve que des sceptiques où que l'on pose le regard. Nous vivons dans une ivresse de désillusions, dans une orgie de déceptions: tout le monde s'est réveillé de son rêve dogmatique et se creuse la cervelle avec une clairvoyance aigre-douce. Les ex-fanatiques chancellent en baissant la tête, abattus, remplis de nausée, de pitié d'eux-mêmes et de tolérance universelle comme des noceurs rentrant à huit heures moins le quart, avec une gueule de bois dans le matin froid. Le réalisme -compris comme simple acceptation de l'impuissance ou du cynisme- est l'Alka-seltzer des esprits autrefois révoltés. La droite, du moins, sait qu'il n'y a ni solution ni alternative à ce qui est en vigueur: il faut affermir les valeurs occidentales auxquelles on trouve maintenant des justifications biologiques ou autres dans le domaine du positivisme scientifique. D'autres, mal remis d'anciennes *chinoiseries* (1), recommandent de *résister*, de s'opposer aux séductions du pouvoir ou de l'anti-pouvoir, du désir, du paganisme, de la différence et de revenir à l'abstraction sécurisante de la Loi universelle que garantit le transcendant Seigneur judéo-chrétien. La gauche parlementaire n'ose plus élever la voix, finalement convaincue de n'avoir pas grand-chose à dire. Partisane de la transformation homéopathique de la société, elle se hasarde à penser que le progrès est plus assuré si les changements sont argumentés de la façon la moins subversive possible: en fin de compte, insinue-t-elle, tout change pour que tout reste pareil, tant et si bien que « s'il vous plaît, daignez nous concéder quelque petite modification de l'ordre des choses pour que nous contentions notre clientèle ». La gauche n'est pas hypocrite, car dans le fond c'est ce qu'elle pense. Elle soupire: les gens sont désillusionnés, ils se désintéressent de tout...et pour essayer d'enfoncer le clou, elle redouble d'efforts pour les tromper, même si ce n'est qu'à force de réalisme. Les gens qui s'en foutent se moquent généralement avant tout de la gauche, ce par quoi ils montrent un soupçon

d'intérêt pour le réel assez considérable. Et plus à gauche?, tonnent les fidèles lecteurs de Politzer, les adeptes d'uns sorte de « socialisme réel", qu'il soit rouge ou jaune. Ils ne sont pas encore capables de participer au festin lugubre du scepticisme, complexité psychologique qui les dépasse, et ils se limitent à grogner, déçue et féroces à son égard. Ils rappellent ces vers de Victor Hugo [*Le Seuil du Gouffre*]:

*Je vais, je viens; je suis l'alternative sombre;
je suis l'heure qui fait sortir, en frappant l'ombre,
Douze apôtres le jour, la nuit douze césars.*

Dans ces conditions, parler de « révolution » semble de la pédanterie, de la mauvaise foi ou du mysticisme obtus. C'est l'heure des tâches à court terme, désenchantées, la fin de ces grands discours dont les propos lumineux débouchaient sur la tyrannie et la mort. On appelle Révolution ce qui commença en France en 1789 et qui aboutit à la Terreur, à la guillotine et à Napoléon. On dit que celle des bolcheviks en octobre 1917 en fut une, qui s'est soldée par la dictature bureaucratique, les procès de Moscou, le Goulag... Et révolution, ce qui a été commandé par Mao en Chine et par Fidel Castro à Cuba, et qui a servi à introniser des autocraties aux allures de despotisme à l'orientale (ou à la caraïbe), des politiques intérieures de répression contre la culture ou la dissidence, des politiques extérieures en connivence ambiguë avec les dictatures de droite, etc ... Y eut-il d'autres révolutions? Elles ont duré le temps d'un soupir, comme la Commune de Paris ou les Conseils ouvriers de Hongrie bassement calomniés. Les révolutions « réussies » ont été des mutations globales de toute la société: elles ont renforcé l'autorité et la séparation bureaucratique du pouvoir, dont les effets positifs pratiques ne vont guère plus loin que l'industrialisation accélérée de pays arriérés, la substitution de la corruption au *champagne* par la tyrannie policière, la scolarisation d'enfants qui n'auront pas de livres à lire et ne pourront développer sans danger leur esprit critique, et des améliorations de la Sécurité Sociale alors que les pays démocratiques y sont arrivés plus efficacement et à moindre prix. Il semble qu'il serait sage de renoncer à l'idée grandiloquente de Révolution, tout comme, étant parvenus à un certain niveau de vie, ce serait une preuve d'infantilisme que de continuer à rêver du bonheur. Et pourtant...

Et pourtant, le point de vue que je veux défendre ici est exactement le contraire. Je soutiens que la révolution est une aspiration éthique à laquelle on ne peut renoncer, la promesse triomphale de la fin du politique. Ce projet est la grande œuvre d'art qui peut être entreprise aujourd'hui, la plus grande aventure de notre temps et l'assise de toute morale qui se veut autonome et non un simple reflet de la coercition sociale établie ou du terrorisme religieux. La révolution n'est pas, en tant que projet et ne doit pas être dans la pratique, la restauration de la société préalable renforcées du Tout renforcé, c'est-à-dire la prise du pouvoir séparé (l'Etat) par une caste de spécialistes du commandement préférable à celle actuellement installée. Mais une révolution antiautoritaire est imaginable (en fait, c'est la seule imaginable qui puisse être appelée « révolution »). Une telle révolution n'est pas un vague désir d'esprits insensibles au principe de la réalité, ni non plus quelque chose de si informe, mystérieux, négatif et sublime que *rien* de positif ne peut se dire d'elle sans la trahir (bien qu'évidemment et précisément à cause de son contenu positif, il serait contradictoire de pouvoir en tracer un plan complet et définitif). La révolution enfin, n'arrivera pas comme la conséquence inexorable d'une nécessité historique, ou économique, ou naturelle, ou comme le Grand jour de quelque millénaire religieux, mais sa *vraisemblance* théorique et sa possibilité pratique sont liées au développement de luttes historiques (nous devrions peut-être dire antihistoriques), aux conditions techniques, aux contradictions politiques aux inventions symboliques, aux analyses critiques et en ligne générale, au déploiement créateur concret des forces des individus dans leur pluralité, leur coopération et leurs divergences.

Voyons si je suis capable d'esquisser superficiellement et dogmatiquement les grandes lignes de ce que j'appelle « révolution antitotalitaire », en signalant d'avance qu'il ne s'agit en aucune façon d'un fruit original de mon humeur capricieuse, mais de la reformulation servile de ce qu'ont défendu il y a deux siècles les combattants pour un communisme libertaire. J'inclurai dans cet exposé non seulement les idées classiques de l'anarchisme, mais encore les apports fondamentaux de Nietzsche ou de Stirner et, au vingtième siècle de Landauer, Bataille, Camus ou Castoriadis, en tenant toujours compte que les uns et les autres se sont basés sur des *soulèvements effectifs* opérés par des individus réels (pas par des classes ou des castes prédestinées), qui revendiquaient leur émancipation économique leur autonomie politique, leur libération sexuelle ou la reconnaissance par les institutions de styles de vie différents. Sans l'existence évidente de ces luttes réelles dans le passé et dans le présent, les ouvrages des théoriciens, quelles qu'aient été leurs réussites, ne seraient que bavardage ou rêverie ridicule.

1 - Sur quoi se fonde-t-elle?

L'homme se dissocie de l'ensemble animal/monde par l'invention des outils ; le principal d'entre eux étant la communauté sociale. Il y a dans cette proposition -strictement et consciemment mythologique, comme il convient à toute étude des origines de l'homme- la ferme décision de ne pas considérer les institutions sociales comme dépendances par essence de quelque force *non-humaine*, qu'elle soit théologique ou naturelle, mais exclusivement de la volonté des hommes. Cette volonté est une aspiration à l'ordre, la création et la domination ; soit de prestige et d'immortalité; décision de manipuler des instruments et de changer en instruments la nature entière, mais aussi conviction que l'homme n'est pas lui-même un instrument, que les hommes appartiennent à une espèce différente de celle des utilités (le plan du sacré, de la fête, du sacrifice); volonté de création et de pouvoir, volonté *poétique* au sens littéral. *Toute institution sociale, toute forme communautaire, est le fruit de la volonté créatrice des hommes et de leur imagination symbolique, avide de plénitude et de triomphe sur la mort.* Beaucoup de sociétés primitives ne connaissent pas la division en gouvernants et gouvernées, en chefs et en sujets. Lorsque cela se produit, pour des raisons impossibles à exposer brièvement ici, il surgit ce qui peut s'appeler État au sens général. L'État est l'institution permanente et se reproduisant elle-même du pouvoir séparé, c'est-à-dire la création d'une caste de spécialistes en commandement dont les décisions détermineront les règles de la vie communautaire. Le pouvoir social se concentre en un point institutionnel qui absorbe les forces personnelles d'imagination de décision et d'exécution de tous les membres. Depuis ce point, les forces sont redistribuées selon les règles indiquées au sommet, de façon que chacun puisse remplir la tâche dont il est chargé de la manière qu'on lui ordonne. Ce pouvoir séparé peut fonctionner selon un rythme rapide, mais plus souvent par paliers, en forme de pyramide bureaucratique. Les justifications de la séparation du pouvoir sont de tous ordres: théologique, de supériorité de castes ou de force, des chefs rationalistes ... De toute façon, cette instauration de la division du pouvoir précède et entraîne la division économique de la société en possesseurs et dépouillés, en exploités et esclaves. Là est notre différence avec la vision marxiste de l'État comme instrument de perpétuation de la domination économique des puissants. Le pouvoir séparé précède l'accumulation et les classes et en est la cause. Marx en eut l'intuition quand il écrivit: *La nature ne produit pas, d'un côté les possesseurs d'argent ou de marchandises, et de l'autre les possesseurs de leur seule force de travail. Ce rapport n'a aucune cause naturelle et n'est pas non plus un rapport social commun à toutes les périodes de l'Histoire. C'est évidemment le résultat d'un développement historique préalable. (Le Capital, livre I).* Donc ce développement historique préalable est à l'origine de la séparation du pouvoir.

2 - Qu'est-ce qu'elle est?

Le siècle des Lumières démystifie les plus courantes justifications théologiques de la séparation du pouvoir. L'idée naquit que la société est le fruit d'un pacte entre les hommes (Hobbes, Rousseau), selon lequel ils délèguent de façon permanente ou transitoire, absolue ou partielle, leur force à une souveraineté séparée qui tranche leurs querelles et organise leurs vies. Mais déjà au XVI^{ème} siècle, La Boétie s'étonnait que les hommes se soumettent à un pouvoir unique, et proclamait qu'ils sont nés pour être « uns » et non pour être soumis au « contre un ». L'idée naît que la séparation en soi du pouvoir est injuste, et que la seule façon de rendre les hommes égaux en pouvoir ou par rapport au pouvoir (bien que puissent subsister les différences infinies de la force personnelle) est la non-délégation du pouvoir, *l'intervention directe permanente dans la gestion sociale*. Ce n'est pas une motivation altruiste qui conduit à demander l'abolition de l'État: seul, celui qui n'a pas renoncé à décider et qui ne délègue pas ses décisions (la capacité de décider pour soi-même est une chose à laquelle on ne peut renoncer et qu'on ne peut transférer tout comme on ne peut faire l'amour pour un autre ou manger pour lui) peut être considéré *libre*, c'est-à-dire appartenant à une catégorie non-instrumentale. Et seuls des hommes libres peuvent *me reconnaître* comme non-détermination radicale et volonté créatrice, non chosifiée ni instrumentale, irremplaçable et incomparable. C'est-à-dire que seuls les hommes libres me traiteront comme une personne et non comme un instrument. L'utilisation comme instrument de l'homme par l'homme n'est pas seulement une exploitation économique mais, précédant celle-ci et en étant la cause, elle est la spoliation de sa capacité de décider, d'organiser, *d'instituer*. Ceux qui ont délégué leur pouvoir (ou ceux qui en ont été privés) sont dépouillés aussi de tous les autres. Là encore, nous nous séparons du marxisme quand il semble supposer qu'il y a une aliénation de l'initiative de décision des travailleurs qui ne dépend pas de la volonté hostile des dominants, mais de la nécessité même des choses. Par exemple, Engels dit: « Si par la science et son génie inventif, l'homme s'est soumis les forces de la nature, celles-ci se vengent de lui en le soumettant pendant qu'il en use, à un véritable despotisme, *indépendant de toute organisation sociale* (souligné par moi FS). Vouloir abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille. (1) » Ceci équivaut à reconnaître inévitable l'exploitation dans la société industrielle, alors que ce qu'il faudrait transformer de façon révolutionnaire ce sont les rapports autoritaires cristallisés dans l'usine et leur machines elles-mêmes, sous couvert de rationalité. *C'est-à-dire que nous appelons révolution l'abolition de la séparation établie entre gouvernants et gouvernés; l'autogestion radicale et paritaire de la société pour tous ses membres; la disparition de toute délégation permanente des forces individuelles; l'organisation par la base de la communauté (préférant l'horizontalisation du pouvoir à sa verticalisation) en fédérations d'assemblées de créateurs, avec des charges révocables en permanence et la suppression des disparités de salaires.*

Projet impossible? Pas beaucoup plus que le maintien ininterrompu de l'actuel « équilibre » politique international, la vraisemblance théorique -non la pure inertie à coups de replâtrages politiques hâtivement appliqués- du système économique mondial en vigueur ou le passage graduel du capitalisme au socialisme, puis de celui-ci au communisme et de là à la fin de l'Histoire. En tout cas, c'est le seul idéal de vie en commun compatible avec l'athéisme politique et l'exigence éthique, qui ne renonce pas au meilleur parce qu'il espère le mériter.

3 - Comment lutter?

Sur ce sujet, toute doctrine précise et définitive trahit le respect des décisions prises par les autres qui est considéré comme l'esprit même de la révolution. A priori, pas même les manifestations les plus évidemment liées à la perpétuation de l'État, comme l'organisation

révolutionnaire (parti) ou la violence occasionnelle, ne peuvent être exclues absolument et sous toutes leurs formes comme éléments du jeu. Mais il est évident que leurs possibilités subversives sont bien moindres que les dangers intrinsèques qu'elles comportent. Comme il ne s'agit pas de s'emparer du pouvoir ni de prendre sa place avec de « bonnes » intentions, car tout pouvoir a structurellement ses finalités, mais de transmettre aux décisions autonomes de chacun, en collaboration libre et paritaire avec les autres, les secteurs dirigés d'en haut, ce qui paraît intéressant et positif, ce sont les mouvements exigeant la disparition des contrôles coercitifs de la vie individuelle. Ces contrôles sont les conséquences directes de la bureaucratisation du pouvoir, et ils pèsent sur les femmes, les prisonniers, les homosexuels, les partisans de la non-pénalisation de l'avortement ou de la drogue, les écologistes et les nationalistes anti-étatistes. Mais cela ne peut faire oublier que la *misère* économique et l'aliénation par le travail continuent d'exister puisque, sans en être la racine, elles sont du moins l'expression la plus douloureuse et patente de la division du pouvoir. La lutte contre le sens même de la production contre les « exigences inéluctables de l'économie moderne », contre l'inégalité criminelle des salaires et des critères - à la fois de productivité et de gaspillage - la planification verticaliste, sont les chemins prioritaires de toute tentative révolutionnaire. L'arme de la grève est indispensable tant que sa gestion reste aux mains de ceux qui sont directement affectés par elle et ne passe pas aux mains des partis et des syndicats. En tout cas, le seul conseil pratique auquel il ne faudrait pas essayer de chercher ou de justifier des exceptions est celui-ci: *il n'y a pas d'opposition valable entre la fin et les moyens*. L'hétéronomie n'est pas le chemin vers l'autonomie, et le renforcement du pouvoir séparé ne conduira pas à sa dissolution par des décisions libres. Pour nous, qui croyons (par naïveté ou par vocation) aux possibilités subversives de la critique par la parole, le travail est fondamentalement négatif et, comme le résume bien Castoriadis dans ce paragraphe: *Il s'agit de montrer aux gens qu'eux seuls détiennent une réponse possible, qu'eux seuls peuvent l'inventer, que toutes les possibilités et les capacités d'organisation de la société se trouvent en eux-mêmes. Il s'agit de montrer la somme d'absurdités et de fallaces sur lesquelles s'appuient toutes les justifications du système actuel et de tout système hiérarchique-bureaucratique. Il s'agit de détruire l'idée que le système est tout-puissant et omniscient, et la tenace illusion que ceux qui gouvernent « savent » et « sont capables » - au moment où est quotidiennement démontrée leur imbécillité organique, ce que j'ai appelé depuis longtemps leur imbécillité de fonction (comme on dit : appartement de fonction). Il s'agit aussi de montrer qu'il n'y a aucune institution-miracle, que toute institution ne vaut que par ce que les gens en font - mais qu'il y a des institutions « anti miracle »; par exemple, que toute forme politique de représentation fixe, rigide, stable, séparée devient irrésistiblement une forme d'aliénation politique, le pouvoir passant des représentés aux représentants. La forme de la révolution et de la société postrévolutionnaire n'est pas une institution ou une organisation données une fois pour toutes, mais l'activité d'auto-organisation, d'auto-institution. (2)*

[N° 22, novembre 1979, pp. 43 - 46]

Note du traducteur

1) « De l'autorité » 1873, cité dans « Marx/Bakounine, socialisme autoritaire ou libertaire » de Ribeill, T 2, p.118 (N.D.T.) ;

2) *L'exigence révolutionnaire*, entretien avec Olivier Mongin, Paul Thibaud et Pierre Rosanvallon enregistré le 6 juillet 1976, publié dans *Esprit* février 1977, puis dans « *Contenu du socialisme* », 10/18, 1979.

Carlos Díaz Ma vision de l'anarchisme

J'écris ces réflexions pour *Bicicleta* en sachant que ce sont des affirmations provisoires, car actuellement je révise l'ensemble de mes idées. D'autre part, je ne crois pas que celles-ci aient beaucoup d'importance, mais les voici.

À quelle ligne du courant libertaire je me sens identifié? À aucune en totalité. Est-ce que je représente quelqu'un dans l'anarchisme? Personne. Suis-je même « dans » l'anarchisme? Ce serait à discuter et dépendrait de la façon d'en juger. Il est évident que pour certains je suis libertaire, et pour d'autres non.

Et moi, qu'est-ce que j'en dis? Eh bien, que j'ai fait un effort pour assimiler le marxisme quand j'avais un peu plus de vingt ans. Plus tard, j'ai abordé l'anarchisme et j'ai vu qu'il contenait beaucoup d'éléments éthiques et utopiques qui me plaisaient, Ces éléments étaient de source chrétienne. Et actuellement je fortifie ces sources, raison pour laquelle l'anarchisme m'intéresse dans l'optique du christianisme.

Cette affirmation peut être intolérable pour beaucoup de gens, car le plus souvent on voit une incompatibilité entre le discours prométhéen du libertaire et le discours gratuit du chrétien. Alors que l'anarchisme confirme la volonté de Prométhée, le chrétien fait l'Histoire dans une perspective eschatologique; alors que le chrétien s'ouvre à la foi, le libertaire repousse ce qui est irrationnel; tandis que le libertaire recherche l'éthique, le chrétien recherche la religion, etc. Il n'y a pas à exposer ici les divergences entre les deux conceptions, libertaire et chrétienne. Si cela intéresse quelqu'un, il peut le trouver dans le numéro 1 de la *Revista Communio* (Ediciones Encuentro, Madrid, janvier 1979).

Je ne voudrais pas donner à entendre que je me dépouille de ce qui est anarchiste pour être chrétien. Il y a des questions sur lesquelles les éthiques libertaire et chrétienne me semblent converger. J'affirme seulement que si en de nombreuses occasions on le dit, bien souvent on ne le fait pas. C'est dommage qu'on persiste à ne pas étudier à fond le lien entre christianisme et anarchisme. En tout cas, je rejette ici la dénomination d'« anarchiste chrétien », de même que je rejette pour d'autres celle de « marxiste chrétien ». Être chrétien est une chose qui ne se concilie pas avec les formes politiques et ne se conciliera jamais. Elle dépasse le politique bien qu'en certains cas elle puisse être plus ou moins proche de telle ou telle politique mais sans s'identifier à aucune.

D'autre part, dans les rangs libertaires on observe parfois des symptômes de limitations, d'excès, de certitudes historiques, d'exclusions et d'anathèmes. Le sectarisme, l'incapacité de la cohabitation et du respect, sont opposés à ce que devrait être la liberté de l'entraide au sein d'une pluralité de tendances. Comme je l'ai écrit à d'autres occasions pour être anarchiste je n'ai pas besoin d'être antimarxiste ou antichrétien, quand il ne s'agit pas d'éléments incompatibles. Je n'ai donc pas de telles rigueurs théoriques. Je ne suis ni antipolitique, ni anti-syndicaliste... Je crois que ce sont des tensions fructueuses qui peuvent être enrichissantes quand elles se respectent mutuellement.

De la même façon, je ne supporte pas facilement les comportements spontanéistes. Je crois que l'un des défauts majeurs des libertaires est qu'ils ne font pas l'effort d'un travail à long terme. Il y a de magnifiques exceptions que je respecte et admire beaucoup. Mais il est courant que la jeunesse ne lise pas, et découvre d'immenses océans déjà découverts mille fois au niveau du quotidien. Avec le je m'en foutiste « je veux vivre ma vie », on oublie ce qu'est

la vie de tous et aussi celle de nos ancêtres. Je ne supporte donc pas la foule déracinée de jeunes qui, dans leur ignorance croient que l'anarchie signifie mollesse, sexe à outrance, je m'en foutisme et tout le reste. Je ne veux rien savoir de ce courant aberrant ni de ses théoriciens dont quelques-uns sont espagnols. Je pense que l'anarchie est une chose et le nihilisme une autre. Les nihilistes font beaucoup de tort à l'anarchie. Comme « se ficher de tout » est le plus facile à pratiquer, ces nouveaux « libérateurs » prolifèrent. Cependant, j'ai l'impression que, par bonheur, les secteurs sont délimités et que les je m'en foutistes finiront par adopter une position constructive comme l'est celle des libertaires. Des je m'en foutistes, non s.v.p. Dans cet ordre d'idées, je crois que l'anarchisme des classiques n'a pas été récupéré. La jeunesse qui « anarchise » vient plutôt de l'école de Francfort, ou de mai 68, ou d'un certain marxisme spontanéiste, mais pas de la tradition libertaire classique. Ce n'est pas qu'il faille rester dans le passé, mais au moins ne faut-il pas rougir du passé. J'en profite pour dire que je n'apprécie pas non plus les statues de sel, éprises des « hauts faits glorieux » qui pourtant ne furent presque jamais si glorieux. Non aux pendules arrêtées dans la nostalgie des vieilles hirondelles qui n'ont pas à revenir.

Je suis, comme on peut le voir, très tolérant à l'égard des courants, qui ont une base libertaire mais je ne veux rien savoir de ceux qui confondent anarchie et mollesse, meeting et happening, créativité et ignorance d'autrui, etc. Dans l'anarchisme, il y a certainement des sources affaiblies qu'il faut stimuler, et des racines malades à ne pas prendre en considération. Je crains qu'on n'ait pas encore séparé le bon grain de l'ivraie.

Comment voudrais-je donc que soit l'anarchisme? On a déjà vu que j'apprécie le sérieux, la révision des thèmes importants, et que nous ne pouvons continuer de répéter des lieux communs. J'entrerais difficilement dans un des groupes existant actuellement. Je le ferais peut-être (tout en ne le sachant pas aujourd'hui) dans un groupe libertaire qui n'aurait pas recours à la violence -je suis pacifiste-; qui s'ouvrirait à la transcendance; qui donnerait une grande importance à l'éducation; qui valoriserait la « révolution intérieure », le changement moral, le changement de mentalité; qui récupérerait les valeurs authentiquement humaines comme le sérieux, la fidélité, l'entraide, l'autocritique et la critique des autres, le pluralisme, la fraternité, la liberté, l'égalité; qui prendrait très au sérieux l'homme en tant qu'être limité et moral.

Beaucoup de ces qualités ont existé dans l'anarchisme, et je dois à la vérité de dire que je les ai trouvées (pas toutes et pas toujours) chez quelques militants classiquement libertaires. Je pense qu'aujourd'hui je me sens très proche de l'Ecole d'Iasnaya Poliana de Léon Tolstoï, sans tomber dans un mythe de l'agriculture ni dans l'esprit communautaire naïf de certains jeunes. Il ne s'agit pas de déterrer Tolstoï, mais que chacun vive conformément à ce qu'il est et à ce qu'il veut. Tolstoï est un modèle lointain, à réviser à modifier, à corriger et à bannir s'il le faut. C'est simplement un pionnier sur le chemin.

En tout cas, il est difficile de parler de modèles. Les projets libertaires actuels sont insuffisants et on ne pourrait s'accrocher à ceux du passé et les présenter comme seuls valables. Il faut des réponses actuelles. Et comme on n'en donne pas, on joue aux héros en refusant de paraître aux tables de négociations, comme si les multinationales ou les armées n'existaient pas, ou comme si nous en étions à 1850.

Je suis très préoccupé par le fait que, ne sachant pas trouver une réponse sérieuse à la problématique actuelle les libertaires puissent tomber dans des extravagances et qu'ils se bornent à des revendications simplement marginales, se mettant à défendre la bicyclette ou la patinette comme si c'était l'essentiel du changement à opérer. Je repousse aussi absolument les comportements violents qui veulent transformer la société en répandant le sang. Aucune révolution ne se fera ainsi. Beaucoup de libertaires agressifs s'étonneraient s'ils lisaient Malatesta, Kropotkine, Domela Nieuwenhuis, car ils verraient en eux un

gradualisme, une analyse sérieuse des revendications, une démarche pour changer à la fois l'extérieur et l'intérieur de la société.

En somme, pour achever cette rapide esquisse personnelle, il me plairait de dire qu'aujourd'hui plus que jamais je me sens d'accord avec la plupart des thèses d'Emmanuel Mounier, le personnaliste français de la première moitié de ce siècle, qui, dans une optique chrétienne, vécut la tension entre marxisme et anarchisme d'un point de vue nettement éthique et donc, je crois, plus proche des libertaires. Une raison de poids qui cautionne ce que je disais au début en déclarant que je ne représente personne et que le personnalisme est démodé. Ce n'est pas admis ni par les « gens de gauches » ni par les « cathos ». Mais je conseillerais de revenir à Mounier parce qu'il fut cela: un point de départ.

[N° 11, décembre 1978, p. 68]

Agustín García Calvo Anges du faubourg

En pleine « vague de terreur », de délinquance, les couvertures des revues nous incitent, en tant qu'individus ou collectivement, à assumer la part du rôle de l'État, qui nous incombe et à le défendre en pratiquant la règle: « Défendons-nous nous-mêmes ». Au milieu de ces pâles parodies du terrorisme étatique qui commence à « s'appeler justice populaire », avec des tentatives quotidiennes, plus ou moins réalisées, de lynchages dans les rues, de raclées, de châtiments exemplaires, etc.; alors que les gens croient déjà aveuglément qu'il leur faut se défendre des victimes et non des bourreaux, ce texte d'Agustín García Calvo peut mieux que les chiffres et les évidences habituelles, nous aider à mieux comprendre le problème. C'est une poignée de terreau que nous tirons des tonnes de sable d'un journal sérieux (*El País*), dont nous n'avons publié jusqu'ici que des fragments refusés ou censurés.

Bicicleta

On les voit planer comme des aiglons noirs sur la bulle de néon fluorescent de la grande ville, on les voit, dans la nuit sombre du samedi, tomber de leurs nids de béton des grands ensembles pour aller vers les vitrines et les lumières attirantes du centre. La majorité d'entre eux arrivent sur de grandes motos chromées avec une femelle de leur race en croupe maigre et échevelée aux lèvres violacées et assoiffées de vengeance. Ils se lancent, courbés en avant, à fond dans le vent de la liberté qui agite leurs longs cheveux huileux, roulant avec plus de vacarme que les voitures des adultes nantis. Ils sont vêtus de noir brillant de cuir synthétique leur moulant les cuisses, de fermetures éclair et de clous nickelés. Ils portent de grandes lunettes en plastic violacé sur leurs durs yeux noirs de requins captifs. Ils ont les poignets enserrés dans des bracelets de cuir verni. Ils se sont mis aux doigts d'énormes bagues d'étain ou hérissées de pointes. Ils ont en main, l'un une matraque réglementaire de caoutchouc lestée de plombs, un autre un couteau à cran d'arrêt prêt à jaillir, un autre encore une chaîne enroulée, de trois mètres de long et fraîchement graissée. Ils sont descendus en ville pour s'amuser. Que tremblent les maîtresses de maison, les cadres mariés qui cachent leur bedaine naissante, les enfants rentrant d'une fête d'anniversaire donnée chez un copain, les vicieux froussards qui draguent craintivement avec « jazz » et marijuana, les demoiselles qui parfument, à tout hasard, les bretelles de leurs soutiens-gorges conseillés par « Glamour » ! Qu'ils tremblent ! Car les anges du faubourg ne connaissent ni loi ni frein : leur loi est « Écrase, Coupe, Enfonce ! », leur Dieu est la dureté de leur propre volonté. Merde, et au fossé celui qui laisse paraître un soupçon de pitié !

De temps en temps, mais chaque fois plus souvent, une vague de terreur se répand dans les agglomérations urbaines de n'importe où, ici comme à Tokyo ou New York : il y a eu trois attaques de banques, six de magasins, quatre viols, six cambriolages d'appartements, vingt pillages de voitures, vingt sacs arrachés depuis une voiture ou une moto à de paisibles citoyens. Les dames s'égosillent en commentaires au supermarché, les employés de bureau égrenant leurs diagnostics entre des bouffées de fumée, les maîtresses d'école font la leçon à leurs poussins, les vendeuses caquètent avec excitation derrière leur comptoir. La presse (qui se garde bien « d'orchestrer une campagne » au sujet des centaines, des milliers d'assassinés chaque semaine par accidents de la route) accomplit son devoir sacré d'information, et signale avec une certaine complaisance à ses lecteurs les douzaines d'agressions de viols et de cambriolages, sème la graine de la terreur, crée une ambiance et continue à canaliser la peur des honnêtes consommateurs sur ce sujet, les détournant d'autres motifs de peur, plus abstraits et politiques. Les citadins rentrent chez eux plus tôt, et ainsi se renforce ce que fait déjà la Loi du Travail: transformer en tristes veillées les soirées joyeuses qui faisaient le charme et la saveur des villes. Les moralistes montent à la tribune et vitupèrent contre la jeunesse : sur son manque d'idéaux et de discipline, par exemple. Les serruriers en profitent pour faire leurs choux gras avec la vente de systèmes sidérants de barres et plaques de sécurité, de dispositifs électriques d'alarme. Les écoles de karaté et de judo prospèrent en enseignant aux dames à se défendre elles-mêmes à des agressions. Et les plus naïfs lancent des appels aux Ministres pour qu'ils doublent les mesures de sécurité et le nombre des gardiens du Système, comme le demeuré qui met des rats chez lui pour en finir avec les souris.

Et pourtant tout le monde pourrait savoir, si on le permettait, où les anges du faubourg sont engendrés et nourris. Il suffit d'aller voir (un dimanche soir, par exemple) les espaces et les immeubles de la banlieue de Madrid, ou de quelque autre de ces ensembles en expansion (chaotiques, certes, grâce à des plans) qui viennent remplacer les villes. On y voit des parallélépipèdes de ciment de dix ou vingt étages dressés dans la boue. Entre l'un et l'autre, et un autre plus loin encore en construction (un autre, mais identique), il y a des bandes de terre qu'on peut appeler rues (la mairie, en cas de besoin, sort la liste des Conquistadores de l'Amérique, et baptise ces rues par ordre chronologique). Les unes sont encore de la boue, parce qu'une entreprise plus rapide et progressiste a prévu la prolongation sur deux kilomètres d'une ligne de métro à l'air libre, ou parce qu'une autre a établi au diable une colonie d'avenir. Elles ont acheté et vendu les terrains, rempli les appartements de familles, et maintenant il faut attendre quelques années pour que les Organismes officiels, obéissants, planifient et, comme ils disent, urbanisent. D'autres rues sont déjà asphaltées pour le plus grand confort des voitures qui les occupent immédiatement, en stationnement ou en circulation, elles, les véritables patrons du faubourg, nécessaires, vive Dieu !, indispensables, pourquoi pas? Puisque les distances de ces lieux (à vingt-cinq minutes du centre urbain) sont dignes de la voiture: l'auto, mesure de toutes choses (comme l'a dit Machin), ou sinon la moto.

Dans une petite cellule d'un de ces blocs, des millions de fois, les larves des anges se développent. Les uns sont nés dans la cellule, les autres furent amenés d'un village par leurs parents rêvant d'obtenir un travail. N'a-t-on pas vu comment, en quelques mois, on peut faire d'un adolescent de village aussi bien un agent de l'Ordre qu'un voyou de la pègre faubourienne? Enfant, il était envoyé par sa mère au supermarché, cinq blocs plus loin, et s'achetait un chewing-gum en guise de pourboire. Plus tard il allait au bar en formica, sept blocs plus haut, prendre avec sa bande une boisson alcoolisée, non sans oublier un liquide gazeux d'une marque universellement respectée. S'il se penche par hasard à la fenêtre de sa cellule, il peut voir un bras de la grue du nouveau bloc toujours en construction ou le surplus de la décharge d'ordures ou, avec de la chance, la fenêtre d'une cellule semblable à la sienne. Sa nourriture spirituelle est comme pour d'autres, toujours la même mais abondante: bandes dessinées et télévision. Un jour vient où il rejoint d'autres jeunes comme lui, ils se

reconnaissent obscurément, ils reconnaissent ces terrains vagues, ces borbiers et ces décharges comme leur appartenant et commencent à tuer le temps en faisant un coup ou un autre dans les alentours (le bureau de tabac d'une veuve, quelques culottes qu'ils se partagent) par goût de l'émotion, pour se punir également pour se prouver qu'ils sont de vrais hommes (c'est-à-dire comme ceux de la télé), mais essentiellement pour la même raison que les promoteurs bâtissent des blocs ou que les ministres font des statistiques: pour remplir un vide. Et quand enfin, un samedi, ils se regroupent en bande et enfourchent leurs motos pour descendre dans le centre, ils dévalent animés d'une double passion: la première est l'amour, l'amour de ce qui, dans le centre peut rester d'une ville refusée, d'une vie perdue avant qu'ils soient née. La seconde, c'est la soif de se venger aveuglément de ceux qui ont fait naître ces décharges et ces blocs de désolation, de ceux qui les ont fait naître eux-mêmes dans ces lieux.

Comment leur expliquerions-nous qui sont les responsables? Ici, parmi nous, rejetons de la bourgeoisie, n'est-ce pas?, nous pouvons le savoir presque sûrement. C'est l'argent à placer, qui doit changer de formes pour rapporter et fructifier, qui fait multiplier des entreprises variées, créer toujours plus de nouveaux besoins. C'est l'État lui-même, l'idée qu'il est possible de monter de grands projets d'administration unitaire, de déplacer et regrouper pour leur bien un grand nombre d'individus (pour le Centre, pour le Sommet, pour le Futur). Ce son Eux (parce que pour les hommes, il n'y a pas d'autres Dieux ni d'autre Nature qu'eux) qui ont fait s'accroître la population de chaque État et de la terre entière à une vitesse progressivement accélérée pour avoir au passage l'excuse dernière de la Nécessité (nous sommes tant de millions !) de toutes ses pressions et de tous ses excès. Ce sont Eux qui ont dépeuplé les villages et imposé aux gens la concentration dans des agglomérations appropriées à leurs magouilles. Eux qui ont répandu dans les esprits des citoyens honnêtes et des paysans roublards l'idée folle mais fascinante d'une Destinée (travail salarié, appartement avec téléviseur, voiture qui assure la liberté individuelle de se déplacer) qui les a entraînés en masse vers ces agglomérations, dans l'illusion que c'est là qu'il se passe quelque chose et où la vie (c'est-à-dire l'Histoire) se joue. Eux qui, à toute allure, ont dressé ces ruches où recueillir ces essaims de gens illusionnés qui seront productifs pour eux. Ce sont Eux qui ont instauré la croyance que l'Humanité a une voie tracée. Eux qui ont projeté les espaces qu'ils ont à remplir. Eux qui ont inventé le temps vide et l'ennui, Eux qui sont les géniteurs des anges du faubourg.

Vous me dites qu'il est trop charitable de rejeter les fautes sur les entités abstraites sur l'État et l'Argent? Vous voulez de la chair? Eh bien, il n'est pas si facile de découvrir les coupables. Tout le monde, plus ou moins. Mais il y a des degrés, bien sûr ils sont d'autant plus coupables qu'ils sont plus confiants et impliqués dans les abstractions, l'entreprise progressiste et l'État parfait, qu'ils sont davantage identifiés à l'Argent et ou à leur responsabilité. Mais il n'est pas facile non plus de savoir quels sont les plus identifiés: ils ont oublié depuis leur lointaine adolescence, la gêne de savoir qu'ils se vendaient à la Destinée. Ils l'ont enfouie sous les idées de Progrès et de Besoin. Sauf que parfois les conséquences de la conscience enfouie les dénoncent. Par exemple: quand la prochaine vague de terreur arrivera, prêtez l'oreille pour voir quels sont ceux qui s'indignent le plus, ceux qui se plaignent le plus de la Jeunesse, de l'indiscipline et de la corruption des mœurs, ceux qui exigent le plus de châtiments et une fermeté accrue des Autorités et de la Justice, ceux qui prêchent le plus pour une augmentation des emplois, des policiers et des idéaux, ceux qui décrivent avec le plus d'excitation les prouesses des anges du faubourg. Vérifiez ensuite s'il y a une corrélation, plus ou moins directe, entre ces messieurs ou les mari de ces dames et une Compagnie Immobilière, une Entreprise de Construction, un bureau de Planification de l'urbanisme, un Parti de gauche domestiquée qui défend le Développement et le Progrès, un Ministère apolitique de l'Économie qui travaille selon les prévisions scientifiques pour l'avenir, une Compagnie créatrice de programmes télévisée, une Agence importatrice de motos japonaises,

une Usine de ciment qui acquiert très rapidement une maison d'édition de romans sur les Martiens et la galaxie, une campagne de promotion de montres électriques pour monsieur ou madame, ou un Séminaire d'analyses quantitatives et qualitatives de la délinquance juvénile.

[N° 19, septembre 1979, pp. 4-5]